



**HAL**  
open science

## Les 'Mozambiques' dans les Amériques espagnoles.

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. Les 'Mozambiques' dans les Amériques espagnoles.: Esclaves diaboliques ou esclaves paisibles?. Sudel Fuma. Regards sur l'Afrique et l'océan indien : actes du colloque international, Saint-Denis-de-la-Réunion, 26-28 mai 2003, Le Publieur, pp.113-137, 2005, 978-2-35061-003-0. hal-04040945

**HAL Id: hal-04040945**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04040945>**

Submitted on 27 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les Mozambiques dans les Amériques espagnoles. Esclaves diaboliques ou esclaves paisibles ?

JEAN-PIERRE TARDIEU

J'ai publié dernièrement un ouvrage sur le Noir dans la littérature hispano-américaine du xx<sup>e</sup> siècle, intitulé de façon significative *Del Diablo Mandinga al Muntu mesiánico*<sup>1</sup>. Aux Amériques espagnoles, le Mandingue, ou supposé tel, dont les origines musulmanes exacerbèrent l'irréductibilité face à la coercition esclavagiste, fut très tôt qualifié de « diable ». Cette représentation, fortement ancrée dans la mentalité populaire, a survécu jusqu'à nos jours à travers la littérature. Or cette qualification ne fut pas exclusivement réservée aux esclaves ci-dessus désignés ! Le grand ethnohistorien mexicain Gonzalo Aguirre Beltrán, dans un livre sur la population noire du Mexique, un classique du genre paru en 1946, signale, s'appuyant sur des documents inquisitoriaux des Archives Nationales de Mexico, que dans le district colonial (*corregimiento*) de Querétaro, ville située au nord-ouest de la capitale de la Nouvelle Espagne, le nom de *mozambique* était pris comme synonyme de « diable »<sup>2</sup>. Comment ce transfert put-il s'effectuer ? D'autant que des jugements recueillis plus tardivement par le Français Moreau de Saint-Méry ou le Cubain Francisco Ortiz vont à l'encontre d'une telle image.

À la vérité, ces *mozambiques* n'étaient probablement absents d'aucune province des Indes occidentales espagnoles. Sur un total de 83 esclaves d'origine connue appartenant au conquérant du Mexique, Hernán Cortés, 2 sont dits *mozambiques*, selon G. Aguirre Beltrán, soit 2,40 %. Au xvii<sup>e</sup> siècle, des 501 esclaves rattachés aux domaines du collège jésuite de San Pedro et San Pablo, 408 viennent d'Afrique et 7 seulement sont qualifiés de *mozambiques*, alors que les *angolass*, avec 271 individus, dépassent nettement la moitié de l'ensemble<sup>3</sup>.

Pour ce qui est de la « perle de la Caraïbe », une étude de María Teresa Rojas, effectuée à partir des archives notariales, les fait apparaître dès le xvi<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, elle ne fournit aucune donnée quant à leur densité<sup>4</sup>.

S'appuyant sur les contrats d'achat-vente établis lors des trente premières années de la vice-royauté de Lima, c'est-à-dire entre 1532 et 1560, James Lockhart, propose l'analyse d'un corpus de 256 transactions commerciales, dont<sup>5</sup> seulement touchent des *mozambiques*, ce qui représente un pourcentage de 1,95. Le chiffre est faible, surtout si on le compare au nombre des *jolofes* (45) ou des *biafaras* (40)<sup>5</sup>. Frederick Bowser, qui s'intéresse aux contrats allant de 1560 à 1650, sur un total de 2 295 transactions, note la vente de 2 bossales *mozambiques*, en provenance directe d'Afrique. Cela fait bien peu. Mais il y avait déjà peut-être quelques dizaines d'esclaves d'origine *mozambique* à l'époque, puisque l'historien nord-américain relève 49 transactions où ils sont impliqués sur 5278, ce qui ne représente même pas 1 % de l'ensemble<sup>6</sup>. Les recherches que j'ai effectuées à travers les registres religieux de l'archevêché de Lima donnent des chiffres encore plus bas. Sur les 307 esclaves confirmés en 1632 dans les localités de Huaray, Chincha, Pisco, Caucato, Córdor, où les jésuites possédaient de grands domaines viticoles dotés d'une main-d'œuvre essentiellement servile, 2 seulement portaient le patronyme de *mozambique*. Dans la paroisse San Marcelo, de la capitale, où se retrouvaient de nombreux Noirs, un seul *mozambique* reçut le sacrement du mariage entre 1640 et 1680, soit le chiffre le plus bas, correspondant à 0,11 % des inscrits sur les registres. Il se maria d'ailleurs avec une esclave d'une autre origine ethnique. Par contre, les *angolas* représentaient 7,31 % des mariés. Enfin, une seule femme *mozambique* intenta un procès face au tribunal ecclésiastique de Lima entre 1630 et 1702, sur un total de 411 interventions, dont 16,79 % furent induites par des *congós* et 15,33 % par des *angolas*<sup>7</sup>.

On retrouve des pourcentages aussi faibles pour d'autres territoires, comme le Chili par exemple. Sur les 18 contrats de vente de l'année 1565 étudiés par Rolando Mellafe, un seul se réfère à un esclave de *tierra mozambique*<sup>8</sup>.

Par contre, au XIX<sup>e</sup> siècle, la situation changea, du moins pour les territoires affectés par le boum sucrier, car pour les autres, qui avaient déjà acquis leur indépendance, la traite des esclaves était en perte de vitesse. S'appuyant sur divers paramètres, et en particulier sur ceux fournis par la répression de la traite, Philip Curtin assure que, entre 1817 et 1843, 29,5 % des importations d'esclaves vers les espaces côtiers de l'île de Cuba concernaient les *mozambiques*. Cela semble une forte proportion, sur laquelle, il convient de s'attarder<sup>9</sup>.

Les chiffres précédemment cités s'expliquent par la périodisation de la traite. Au cycle de « Guinée » (XVI<sup>e</sup> siècle), succéda *grosso modo* celui d'« Angola » (XVII<sup>e</sup> siècle), puis celui de la « Côte mina » (XVIII<sup>e</sup> siècle). Nul besoin pendant ces périodes de faire appel à une traite lointaine, et l'arrivée aux Amériques espagnoles d'esclaves *mozambiques* se produisait sans doute de façon indirecte, avec São Tomé et le Brésil pour étapes. Les premiers transports importants commencèrent en 1645, à la suite de l'occupation hollandaise de l'Angola. Il fallut toutefois attendre 1752, date à laquelle le Mozambique prit

son autonomie par rapport à l'Inde, pour que la traite vers le Brésil fût encouragée<sup>10</sup>. Mais avec l'établissement du commerce illégal, conséquence de l'abolition de la traite négrière, une rupture se produisit dans le trafic. Il mit à profit l'ouverture en 1775 par la Couronne portugaise de la côte de Mozambique aux armateurs portugais, décision destinée à éliminer, souligne Ernestine Carreira, l'influence des négriers français au Brésil. En fait, ce furent surtout les Français de Bourbon et de l'île de France qui en profitèrent dans un premier temps. Ceux des Antilles leur emboîtèrent le pas. Il arrivait de Mozambique à Saint-Domingue deux ou trois négriers par an. En 1785 il y entra, assure Gabriel Debien, entre 3 000 et 4 000 captifs de cette origine contre 34 000 de la côte atlantique<sup>11</sup>. Ce n'est qu'en 1794 que fut armé le premier navire de Mozambique pour le Brésil. Puis l'édit royal du 13 mars 1797 établit de droit la traite négrière entre ces deux territoires. De cette date à 1810, les armateurs de Mozambique envoyèrent une vingtaine de navires vers le Nouveau Monde, la plupart vers les provinces espagnoles, et en particulier vers Montevideo, où, toujours selon E. Carreira, « les *mozambiques* se vendaient bien ». Ema Isola assure que 3 935 esclaves en provenance du Mozambique furent introduits en 23 livraisons entre 1742 et 1806 dans le Río de la Plata<sup>12</sup>.

La croissance des besoins en main-d'œuvre dans la Caraïbe, conséquence du boum sucrier, fit que les négriers, privés de leurs sources d'approvisionnement sur la côte ouest africaine par l'abolition de la traite, se tournèrent davantage vers la côte orientale qui n'était pas encore atteinte par la mesure. Bon nombre des expéditions se dirigeaient depuis 1850 non plus vers le Brésil, mais vers Cuba, où elles parvenaient de façon clandestine. Crawford, le consul anglais chargé de surveiller le respect des traités d'abolition (1817 et 1835) signés par l'Espagne et la Grande-Bretagne, dans une lettre adressée le 2 décembre 1859 au gouvernement de la péninsule, dénonça le débarquement dans la partie nord de l'île de 650 *lucumis* et de 750 *macúas*<sup>13</sup>. Ces derniers étaient les rescapés d'une cargaison de 1 200 *macúas*, dont 400, à cause du manque de vivres, avaient été jetés par-dessus bord sur ordre du capitaine de la frégate chilienne *Eloísa*<sup>14</sup>. Cette évolution explique donc le fort pourcentage de *mozambiques* dans l'île entre 1817 et 1843, notée par P. Curtin<sup>15</sup>. Manuel Moreno Fragnals confirme la substitution du Golfe de Guinée par le Mozambique, qui devint le principal centre d'approvisionnement de la traite négrière clandestine vers l'île<sup>16</sup>. Après 1800, assure Hubert Deschamps, quelque 15 000 esclaves furent ainsi embarqués annuellement aux ports de Quélimane et d'Inhambane<sup>17</sup>.

La réputation des *mozambiques* à Cuba allait à l'encontre de l'image qu'on s'en faisait dans la région de Querétaro, du moins si l'on se fie aux patients travaux de Fernando Ortiz. Selon l'illustre anthropologue, on considérait les esclaves *mozambiques* ou *macúas* comme moins résistants aux travaux des champs que ceux en provenance de l'Afrique occidentale. Leur faible santé – ils étaient sujets à la tuberculose – s'accompagnait d'un caractère

« aimable ». Les esclavagistes, dans leur grande indulgence, les tenaient même pour « intelligents<sup>18</sup> ». Dans la partie française de Saint-Domingue, l'opinion des propriétaires à l'égard des *mozambiques* était en tout point semblable, si l'on en croit Médéric-Louis-Elie Moreau de Saint-Méry qui termina en 1789 sa *Description de la partie française de l'île Saint-Domingue*<sup>19</sup>, à une époque donc où le transfert de ces esclaves vers les Antilles avait déjà pris son essor :

Les vrais Mozambiques<sup>20</sup> sont d'une nuance qui n'est pas extrêmement noire, d'une taille plus avantageuse que celle des *Congos*, mais la disproportion de leurs bras avec leur corps, dénote assez les affections de poitrine auxquelles ils sont très-sujets. Fort doux, très-intelligents, ils ont les uns pour les autres un attachement, qui les porte à se rechercher, et toutes les démonstrations de l'amitié accompagnent leur rencontre<sup>21</sup>.

Comment expliquer la contradiction ? Quelle image avait-on du *mozambique* aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ? Les premières chroniques portugaises n'évoquent le Mozambique que pour son intérêt stratégique sur la route des Indes orientales. João de Barros, traitant de l'entreprise de Vasco de Gama, parle surtout en 1552 des Maures de la côte<sup>22</sup>, venus d'ailleurs (*vindos de fóra*), qui servaient d'intermédiaires en mars 1498 avec le cheik (*Xeque*) Çacoeja. Peu de mots sur le pays, lequel n'offrait guère d'intérêt (*a terra em sy era de pouco tracto*)<sup>23</sup>. Quant à ses habitants naturels, des Noirs, il est simplement noté qu'ils avaient les cheveux crépus comme ceux de Guinée (*de cabelo reuelto como de Guine*). À ce détail près, on pourrait parler d'invisibilité du Noir *mozambique*, tant était grande la hâte des Portugais d'arriver à « Calecut »<sup>24</sup>. Barros n'en dit guère plus d'ailleurs sur Madagascar, lorsqu'il évoqua l'arrivée de Tristão da Cunha sur les côtes de l'île de São Lourenço<sup>25</sup>. Duarte Lopes, informateur de Filippo Pigafetta, ne mit jamais les pieds dans l'île de Mozambique, d'où la pauvreté des renseignements qu'il fournit à l'auteur de la *Relatione del Reame di Congo*, parue en 1591. Les habitants du royaume de Mozambique « ont la peau noire » et « vont nus »<sup>26</sup>. Cependant, quelques lignes plus bas s'étale la description d'un peuple voisin situé beaucoup plus à l'est, les Agago, qui aurait bien pu influencer les auteurs que nous évoquons ci-dessous :

Ce sont des gens de couleur noire, aux airs arrogants. Ils ont coutume de se marquer les joues, au-dessus de la lèvre supérieure, de traits faits au moyen du feu et du fer, et aussi de tourner leurs paupières à l'envers ; comme ils sont noirs de peau, lorsque sur ce noir apparaît le blanc des yeux et qu'on voit ces marques du visage, cela semble une chose étrange, terrifiante, diabolique. Ils sont grands de corps et laids ; ils vivent comme des bêtes dans la campagne, mangent de la chair humaine. Au combat, ils se montrent extrêmement courageux et poussent des cris horribles pour épouvanter leurs ennemis<sup>27</sup>.

Les informations les plus intéressantes au sujet des *macúas* au XVI<sup>e</sup> siècle sont fournies par le dominicain João dos Santos, dans son œuvre *Ethiopia oriental* publiée en 1609<sup>28</sup>. Ce religieux portugais connaissait bien la région où il avait œuvré pendant onze ans<sup>29</sup> :

Sur toute cette côte qui s'étale des rivières de Cuama<sup>30</sup> jusqu'à l'île de Mozambique (ce qui fait cent trente lieues de terre) il n'y a pas de rois puissants et grands [...]. Et, bien qu'il y ait de nombreux seigneurs de vassaux, aucun d'eux n'a toutefois le titre de roi [...]. Mais à l'intérieur des terres habitent quelques rois grands et puissants, des cafres aux cheveux crépus, lesquels pour la plupart sont des *macúas* de nation [...].

Les cafres de la terre ferme de Mozambique sont des *macúas* païens, très barbares et grands voleurs. [...] Cette nation de *macúas* [...] est la plus barbare et celle des plus mauvais penchants parmi toutes les nations de cafres que j'ai vues sur cette côte. Leur façon de parler est très haut placée et très âpre, comme s'ils se querellaient, de sorte que, la première fois que je les vis en train de parler, je m'imaginai qu'ils se querellaient. Tous d'ordinaire se liment les dents d'en haut et d'en bas et ils les ont aussi pointues que des aiguilles. Ils se peignent tous le corps avec un morceau de fer pointu, en se coupant les chairs. Ils se percent les deux mâchoires depuis la pointe des oreilles presque jusqu'à la bouche de trois ou quatre trous de chaque côté, par chacun desquels passerait un doigt, et par ceux-ci apparaissent leurs gencives et leurs dents et coulent d'ordinaire l'humidité et les crachats de leur bouche. Et pour cette raison et aussi par élégance ils portent dans chacun de ces trous un bouchon en bois ou en plomb<sup>31</sup>, qu'ils arrondissent à cet effet, et ceux qui peuvent en porter en plomb sont plus riches et sont traités avec plus d'égard, car le plomb a une grande valeur parmi eux. Ils ont aussi deux trous dans les lèvres ; dans celui d'en haut ils mettent un bâton fin comme une plume de poule, de la longueur d'un doigt, et ils le portent là dressé vers l'extérieur, comme un clou<sup>32</sup>, et dans celui d'en bas ils portent un grand bouchon de plomb emboîté, si lourd qu'il leur rabat la lèvre presque jusqu'au menton, et leurs gencives et leurs dents limées sont ainsi toujours apparentes, de sorte qu'ils ressemblent à des démons. Ils ont de plus les oreilles toutes percées en rond de nombreux trous, dans lesquels ils mettent des bâtons fins comme des aiguilles de filet, de la longueur d'un doigt, de sorte qu'ils ressemblent à des porcs-épics. Et ils portent tout ceci par élégance et pour se donner des airs de fêtes, car, quand ils éprouvent des ennuis ou de la tristesse, ils retirent tout cela et gardent tous leurs trous vides. Ce sont des gens très robustes et travailleurs<sup>33</sup>.

L'impression de monstruosité diabolique<sup>34</sup> qui se détache de cet écrit inspira fortement Alonso de Sandoval. Ce jésuite espagnol, apôtre des esclaves noirs débarqués au port de redistribution de la traite à Carthagène des Indes, sur la côte caribéenne de la Nouvelle Grenade (Colombie actuelle), chercha la meilleure manière d'évangéliser ces gens de provenances si diverses. Il entreprit un vaste travail de synthèse des connaissances existant à l'époque sur l'Afrique et de la documentation épistolaire fournie par ses confrères portugais en mission sur les côtes occidentales et orientales de ce continent, avant de proposer une pastorale adaptée, en particulier dans le domaine de la communication. La première édition de l'ouvrage, *De instauranda Aethiopia salute*, fut publiée à Séville en 1627<sup>35</sup>. Afin de rendre manifeste cette inspiration, nous proposons ci-dessous la traduction d'une partie du chapitre xxii qui s'intitule « De la terre ferme et des îles de Mozambique, des noirs qui y vivent et de leurs coutumes » :

Sur toute cette côte qui s'étale sur 130 lieues depuis les Rivières Quama jusqu'à l'île Mozambique, il n'y a pas de Rois puissants comme ceux auxquels nous avons fait référence jusqu'ici ; ils se donnent seulement le titre de seigneurs de vassaux. Mais à l'intérieur des terres quelques-unes sont maîtres d'un grand territoire et empire. Ce sont des noirs cafres, païens, aux cheveux crépus et tortillés, de nation *Macúa* pour la plupart, des gens barbares, de très grands voleurs, très robustes et aptes à faire de durs travaux. Leur façon courante de parler est très haut placée, discordante et âpre, comme s'ils se querellaient ou se disputaient. Ils se liment d'ordinaire les dents, jusqu'à ce qu'elles deviennent comme des aiguilles ou des alènes<sup>36</sup>. Ils se peignent tout le corps avec un morceau de fer très pointu, en incisant leurs chairs de manière beaucoup plus monstrueuse que n'ont l'habitude de le faire les Maures de Berbérie<sup>37</sup>. Ils se percent les deux mâchoires et les deux joues, depuis la pointe des oreilles jusqu'à la bouche, de trois ou quatre trous de chaque côté, par où l'on voit leurs gencives et leurs dents, et qui distillent l'humidité et la salive de leur bouche, raison pour laquelle, mais ils le font aussi pour se parer, ils les bouchent avec des petits ronds de bois ou de plomb. Ils ont également leurs oreilles toutes trouées en rond, et à l'intérieur des trous ils mettent quelques fins bâtonnets de la longueur d'un doigt, de telle sorte qu'ils ressemblent à des porcs-épics. De la même manière, ils percent deux trous dans leurs lèvres, et dans celui d'en haut ils placent un bâton de l'épaisseur et de la longueur d'une plume de poule<sup>38</sup>. Dans celui d'en bas, ils emboîtent un grand disque de plomb, si lourd qu'il leur rabat la lèvre jusqu'au menton. Et comme s'ajoutent à un si mauvais aspect les gencives et les dents pointues à découvert, ils ressemblent ainsi à de véritables démons. Tout cela, ils le font pour se parer et se donner des airs de fête. Quand ils ont un ennui, ou qu'ils ont quelque motif de tristesse, ils

enlèvent tout, et la présence de tant de trous les rend si horribles qu'on ne peut les comparer à personne. À cela s'ajoute le fait qu'ils sont tous nus, sans aucune exception, et qu'ils mangent de la chair humaine, ce en quoi ils s'emploient avec une cruauté et une inhumanité inouïes<sup>39</sup>.

Aux yeux des Espagnols, intéressés pourtant par leur robustesse, ces *mozambiques* ou *macúas*, de par ces mutilations ornementales, tellement éloignées des canons esthétiques occidentaux, ne pouvaient ressembler qu'à des monstres<sup>40</sup> ou à des démons. L'anthropophagie à laquelle ils s'adonnaient accentuait cette dimension barbare mise en scène par la gravure dont la reproduction est proposée en illustration 11<sup>41</sup>.

João dos Santos, puis Sandoval, mus par leur objectif spirituel, auraient-ils forcé le trait ? Point du tout, à en juger par deux textes. Tout d'abord le *Voyage en Ethiopie, Mozambique, Goa & autres lieux d'Afrique & des Indes orientales* (1617) du Français Jean Mocquet. Ce journal, qui narre le périple effectué par l'apothicaire d'Henri IV entre 1607-1610, mit l'accent sur le caractère intrépide et barbare des *Macúas*, anthropophages et buveurs de sang humain :

Aussi ces peuples-là mangent la chair humaine, à cause de quoi on les appelle *Macúa* et se découpent toute la peau avec mille sortes de figures. On dit qu'ils burent du sang des Hollandais<sup>42</sup> à Mozambique lorsque les Portugais firent une sortie sur eux la nuit ; et me dit un soldat de là qu'il vit un de ses Noirs couper la gorge à un Hollandais abattu sur place, et en avaler le sang tout chaud. Ils sont hardis et courageux en guerre, et ne se soucient d'être percés de coups d'épée ou de dards, sans quasi s'en émouvoir. Ils ne sont pas tous tels toutefois : car il y en a d'assez peureux et sensibles, mais peu de lâches et de poltrons. Les sujets du Monomotopa, lorsqu'ils ont tué ou pris leurs ennemis en guerre, leur coupent le membre viril, et l'ayant fait dessécher le baillent à leurs femmes à porter au col, et elles bien parées de cela en font comme un collier d'ordre ; car celle qui en a le plus est la plus estimée, d'autant que cela montre que son mari est le plus brave et vaillant ; et il faut apporter cela devant le roi pour savoir où et comment ils ont tué leurs ennemis<sup>43</sup>.

Nous citerons une autre description des habitants du « royaume de Mosambique » publiée par O. Dapper à Amsterdam quelques décennies plus tard, précisément en 1686. Le portrait peint par le flamand correspond à peu de chose près à celui des deux ecclésiastiques quant à la férocité de l'aspect et du comportement des *macúas* :

Ces Nègres ont le poil court & frisé, le visage oval, les lèvres de deux doigts d'épais, mais les dents fort blanches. Ils vont tout nus, ne couvrant que les parties que la pudeur défend de montrer avec une pièce de coton bleu, une feuille, ou un morceau d'écorce d'arbre, et se



peignant le corps de diverses couleurs, ou se frottant de terre rouge. Ceux qui veulent se distinguer peignent divers feuillages sur leur corps avec de l'indigo, & se font trois trous à chaque lèvre, où ils passent des os, de l'ivoire, &c. Ils mangent des fruits, de la chair de bête & sur tout d'éléphant & même de la chair humaine : car ils tuent ceux qu'ils font prisonniers de guerre. Ils sont parjures, trompeurs, brutaux, propres à supporter le travail, ils ont en un mot toutes les qualitez naturelles aux esclaves<sup>44</sup>.

Dos Santos et à Sandoval s'attardent sur un tel portrait non par simple souci d'exotisme, à la différence de Mocquet et de Dapper, mais pour démontrer combien ces êtres avaient besoin d'être enseignés dans la véritable foi, comme le prouve le choix du vocabulaire. Tout laisse à penser que, dépouillés de leurs ornements, ceux des leurs qui connurent l'esclavage dans le Nouveau Monde suscitaient un profond effroi. Leur comportement farouche éveillait peut-être également une grande crainte. D'où le recours à la diabolisation, dépourvue de toute finalité spirituelle cette fois. La pratique de certaines coutumes religieuses ancestrales ne pouvait qu'accentuer cet aspect, et il semblerait que ce fût le cas, si l'on se rappelle qu'Aguirre Beltrán a puisé son information dans des procès inquisitoriaux<sup>45</sup>.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'attitude des esclaves *mozambiques* à Goa, où ils se distinguaient par leurs excès, amena la Couronne à envisager l'interdiction de leur transfert en Inde, comme elle en informa son vice-roi le 25 février 1608 :

On m'a informé que de Mozambique de nombreux cafres captifs sont dirigés vers cette ville et comme ce sont de par nature des bossales et des gens effrontés, ils commettent de graves outrages, volent sur les chemins, font violence aux voyageurs et aux gens du commun, poussés par leur nature vile et la grande faveur dont leurs maîtres font preuve à leur égard. Et pour mettre un terme à ces désordres et pour que l'Inde ne se remplisse d'une telle abondance de cafres, vous ordonnerez que pendant quelques années personne n'emmène de cafres de ladite côte et qu'on les envoie aux galères au compte de mon Trésor car ils ne sont bons qu'à servir au travail de la rame vu qu'ils y sont nécessaires et qu'il y a grand besoin de chiourme<sup>46</sup>...

Pour en revenir aux Amériques espagnoles, certains faits lexicaux, présentés par Fernando Romero, spécialiste du substrat africain dans l'espagnol parlé au Pérou, semblent coïncider avec les portraits que nous venons de citer. Francisco Santamaría, dans son *Diccionario general de americanismos* (México, 1942), répertorie, selon l'académicien péruvien, les termes de *macúacho* et de *macúachi*, employés avec le sens de « mal fait », « de pauvre apparence », « sauvage », « gauche », « laid ». Ils procéderaient de *macúa*, nom ethnique des *mozambiques*, comme nous l'avons vu plus haut.

Toujours au Mexique *macutero* signifie « voleur ». D'après les indications du même linguiste, Pedro Benvenuto dans son étude du langage péruvien, publié à Lima en 1936, traitant des apports africains, se réfère au mot *macúa*, qui renvoie à une « combinaison à des fins illicites ». Enfin au Panama, *macúa* signifie « sortilège », « envoûtement »<sup>47</sup>.

Bref, la dérivation sémantique du terme *mozambique* dans la région de Querétaro au Mexique entrerait en cohérence avec ce portrait à la fois physique et psychologique des habitants de l'intérieur du royaume de Mozambique, connus également sous l'appellation ethnique de *macúas*, dont leurs congénères auraient gardé outre-Atlantique quelques aspects, peut-être exacerbés par la servitude. Mais comment réduire la contradiction avec l'image couramment admise à Cuba, qui n'aurait conservé du portrait original, si nous nous en référons à Fernando Ortiz, que le topique de la robustesse, encore que celle-ci fût menacée par la tuberculose provoquée à n'en point douter par la dureté de la condition servile ? Comment, d'une apparence et d'un comportement démoniaques, les féroces *macúas* seraient-ils devenus des êtres placides, voire « aimables » ?

Les représentations graphiques dont nous disposons pour le XIX<sup>e</sup> siècle, en ce qui concerne du moins les *mozambiques* introduits à La Réunion, sont nettement plus proches de l'évocation de l'anthropologue cubain, comme on en jugera au vu de l'illustration III<sup>48</sup>. Sur cette gravure réalisée vers 1802 figure effectivement un être robuste, d'une apparence pacifique qui ne semble pas due entièrement à la pose académique, avec certes les scarifications décrites par les deux religieux au début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais sans mutilation qui puisse susciter l'effroi. On ne la trouve pas non plus dans les gravures (1820-1830) présentées par l'illustration IV qui exploitent à l'évidence l'exotisme des scarifications faciales<sup>49</sup>. Les lithographies présentées en 1847 par Antoine Roussin dans le n° 25 de *Souvenir de l'île Bourbon* ne donnent pas, loin de là, une mauvaise impression des esclaves dits « yambanes », en provenance de ces contrées (illustration V)<sup>50</sup>. Pas plus que celle de A. Potémon, intitulé « Noir Yambane », imprimée par Roussin et publiée dans *Images Comparatives (Réunion)*, en janvier 1853 (illustration VI)<sup>51</sup>.

Deux siècles au moins séparent les annotations de Dos Santos, reprises aux Amériques par Sandoval, et les références d'Ortiz. Les *mozambiques* débarqués en nombre dans la Caraïbe au cours des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle avaient-ils une mentalité et un aspect différents des quelques *macúas* arrivés aux Amériques au début du XVII<sup>e</sup> ? L'acculturation et les sévices imposés par l'esclavagisme portugais auraient-ils réussi à transformer en partie l'apparence naturelle de ces gens et à briser leur fougue ancestrale ? *A priori*, ce n'était pas le souci des négriers, bien que déjà les abondants tatouages faciaux dévalorisaient les esclaves *araras*, originaires du Bénin actuel, sur les marchés de Saint-Domingue<sup>52</sup>. Mais, avec le développement du trafic vers le Nouveau Monde, ils se montraient probablement beaucoup plus exigeants quant à l'intégrité physique des esclaves

soustraits à ces côtes. Au regard des normes fixées par les planteurs américains, avides de rentabilité, à une époque où commençait l'industrialisation de la production sucrière, les mutilations traditionnelles devaient constituer un handicap rédhibitoire.

Car, certains Noirs de La Réunion en étaient encore porteurs dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à en juger par le texte de P. de Montforand publié dans l'*Album de l'île de La Réunion* d'A. Roussin. L'article, intitulé « Le Cafre », est en rupture avec les lithographies « Types Cafres (Gardiens des champs de canne) » produites par ce dernier dans le même ouvrage, et se rapproche du portrait effrayant établi par nos deux religieux :

Il n'est pas plus coquet qu'alerte, ce brave Africain, ou du moins sa coquetterie est des plus originales : sa figure, d'un noir d'ébène, étale les dessins les plus horriblement bizarres, des cicatrices qui, pour n'avoir rien de glorieux, n'en sont pas moins d'un hideux effet ; le front est rayé, les joues tailladées, les lèvres et les oreilles abominablement tourmentées : un trou où passerait le doigt laisse apercevoir, entre le nez et la bouche, des dents limées en pointe, à rendre jalouse une bête de proie ; on croirait volontiers que le porteur d'une semblable figure a passé par les épreuves de ces tortures sauvages si raffinées, comme savent les décrire Cooper ou Gabriel Ferry ; mais on est bien vite détrompé par l'air d'orgueilleuse satisfaction avec laquelle ces stigmates sont exposés aux regards, par l'importance grotesque avec laquelle le plus mutilé s'offre à l'admiration publique. Il est évident, dès lors, que le Cupidon cafre doit avoir une figure aussi laborieusement fouillée qu'une écumoire.

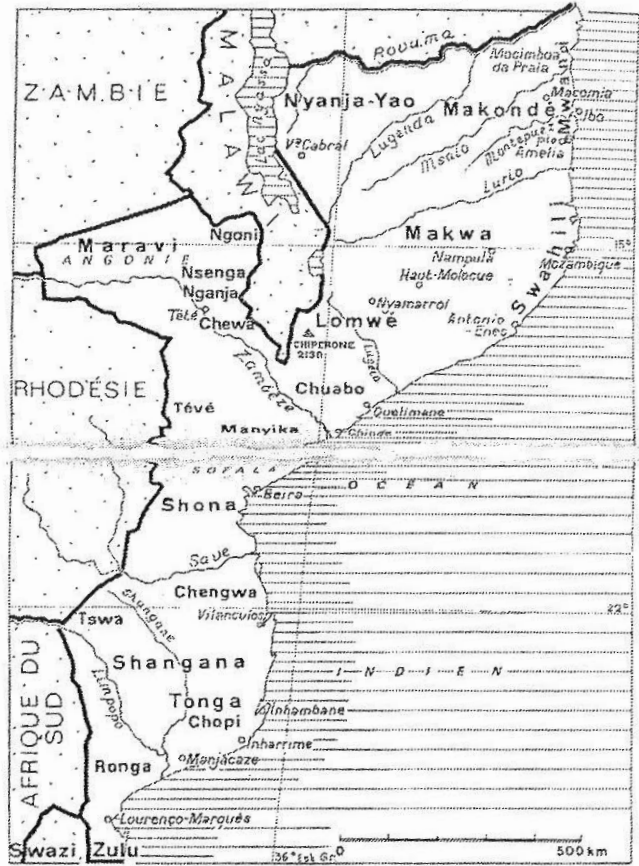
Ces cafres, dansant le séga en pleine nuit à la lueur rougeâtre d'un feu, prennent également, aux yeux de Montforand, un air démoniaque :

Et réglant leur pas ou plutôt leurs poses sur ce concert infernal, une cinquantaine de démons presque nus, le buste luisant de graisse et d'une sueur aux émanations sauvages, le front ceint d'une corde où s'implantaient quelques plumes de coq fièrement redressées, se livraient à mille contorsions bizarres, les bras relevés en ailes de pingouins et le corps brusquement secoué par des mouvements lascifs d'un réalisme à faire reculer Courbet<sup>53</sup>.

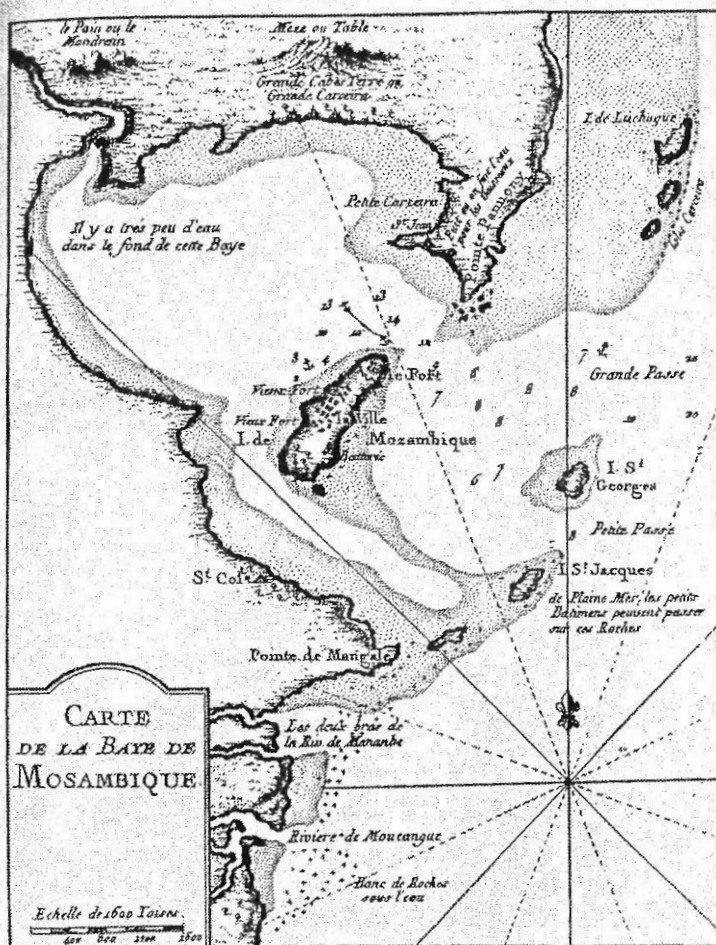
Point de différence, disons-le en passant, entre cette description et celles des *Bailes de negros* effectuées aux Amériques espagnoles des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Outre les gravures et les annotations littéraires, nous disposons, pour mieux comprendre les références précédemment citées de photographies anthropométriques prises par Désiré Charnay en 1863, publiées il y a quelques années par Sudel Fuma. L'une d'elles fait apparaître le visage particulièrement « tourmenté » pour reprendre l'expression de Montforand, de deux noirs mozambicains (illustration VII)<sup>54</sup>.

À la vérité ces dernières annotations ne font que renforcer l'image négative que nous avons mise en valeur ci-dessus. Mais alors, ces *mozambiques* auraient-ils une double personnalité ? Cela ne serait pas impossible. Aux Antilles françaises, et à Saint-Domingue en particulier, l'attitude des *mozambiques*, de même que celle des *congos*, était surprenante, souligne Gabriel Debien : si on les considérait au XVIII<sup>e</sup> siècle comme les esclaves les plus soumis, ils étaient cependant les plus nombreux parmi les marrons. Pour expliquer cela, Debien s'appuie sur Moreau de Saint-Méry qui affirme « qu'on ne peut se flatter de les plier à la servitude<sup>55</sup> ». Mais il convient de se référer directement au texte pour savoir que ces esclaves réfractaires, également appelés *mozambiques*, provenaient « de points plus avancés vers le Cap de Bonne-Espérance<sup>56</sup> ». Cette précision offre un intérêt pour la recherche d'une solution à notre problème : derrière l'apparence paisible de certains *mozambiques* se cachait une aspiration irréductible à la liberté.



Jean Poirier (dir.): *Éthnologie Régionale. 1. Afrique-Océanie.*  
 Encyclopédie de la Pléiade, 1972, p. 924-925.

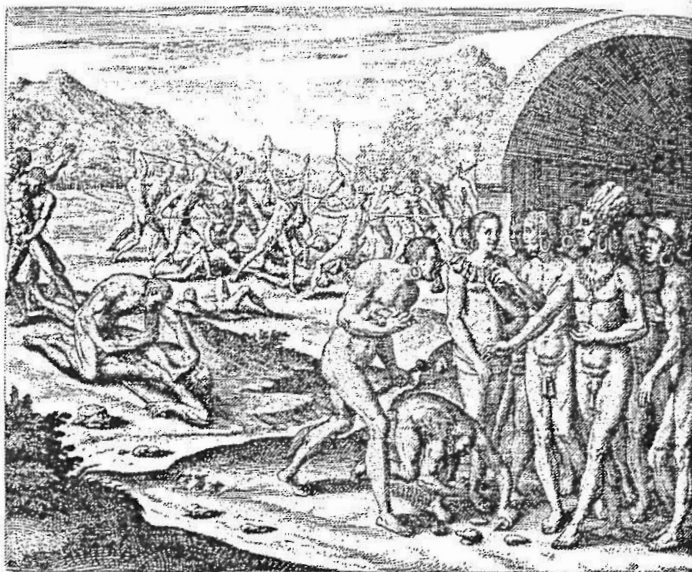


L'île de Mozambique (M. Bellin, 1764)

Voyage à Mozambique & Goa. La relation de Jean Mocquet (1607-1610).

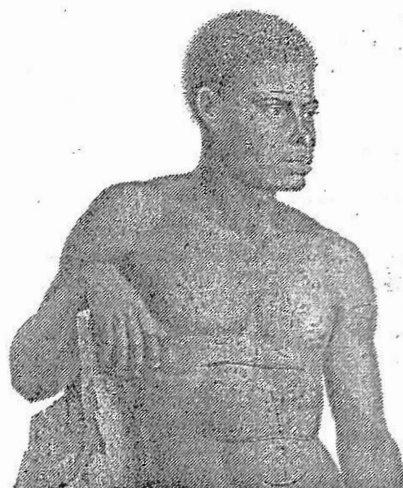
Paris : Chandeigne, 1996, p. 55.

Illustration 1



Édition de 1638 de Jan Huygen van Linschoten:  
*Itinerario naer oste Portugaels Indien...*, Amsterdam, 1596 in:  
*Voyage à Mozambique & Goa. La relation de Jean Mocquet*  
 (1607-1610); Paris: Chandeigne, 1996, p. 207.

Illustration II

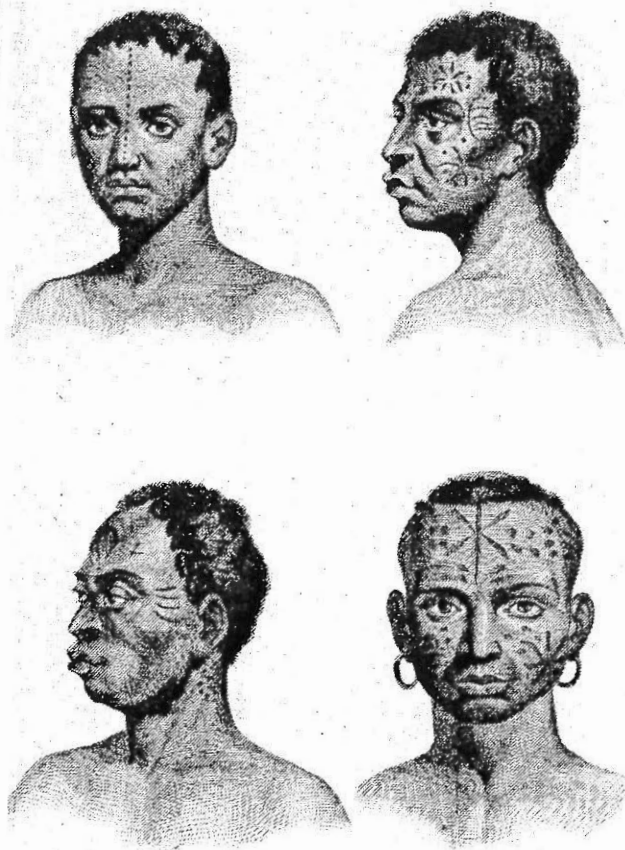


*Afrique orientale. Naturel de la côte de Mozambique* (vers 1802).

Collection privée, Saint-Denis de La Réunion.

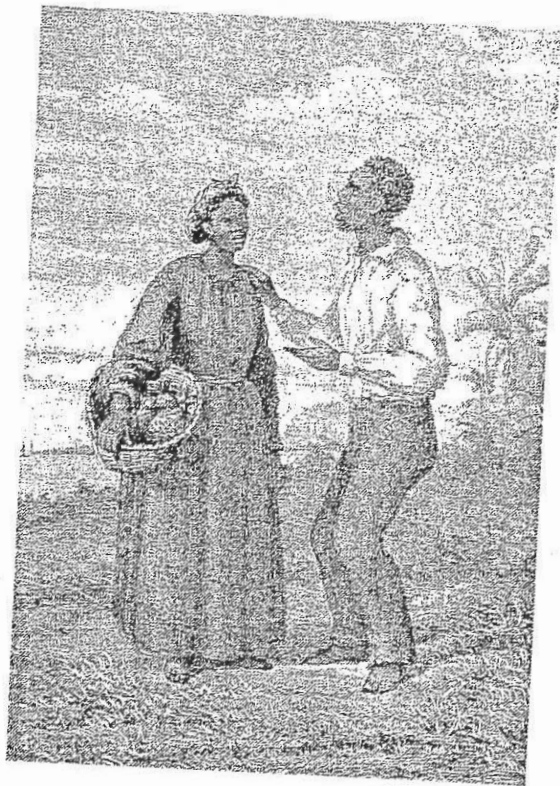
In : *Île de La Réunion. Regards croisés sur l'esclavage. 1794-1848*,  
 Paris : Somogy Editions d'Art-Association Les Cahiers de notre histoire, 1998, p. 75.

Illustration III



Archives Départementales de La Réunion. Afrique. Mozambique.  
Lemaître (dir): *Peuples de Mozambiques*. Début du XIX<sup>e</sup> siècle (vers 1820-1830).  
Illustration IV





Types yambanes. Antoine Roussin: *Souvenir de l'île Bourbon*, n° 25, 6 août 1847.

Dessiné par un abonné et imprimé par M. Dureau.

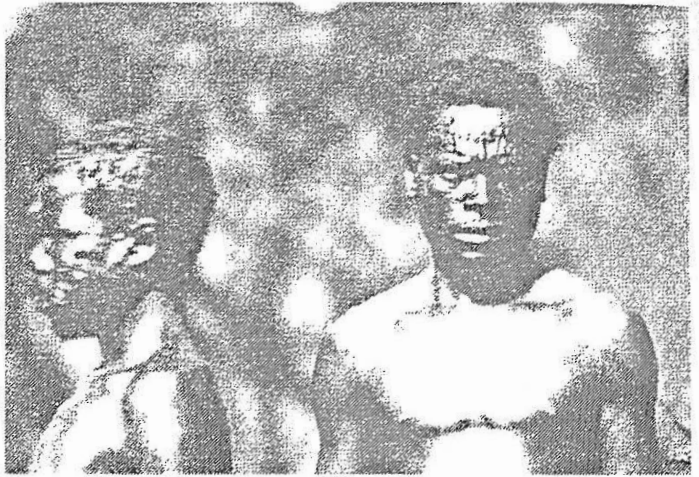
In: *Île de La Réunion*. Regards croisés, *op. cit.*, p. 77.

Illustration v



Noir Yambane de A. Potémont:  
Images comparatives (publié par A. L. Roussin),  
in Martine Engles-Akhoun et Valérie Pascaud:  
*Antoine Louis Roussin 1819-1894.*  
Saint-André: Océan Édition, 1991, p. 56.

Illustration vi



Noirs mozambicains à La Réunion (détail). In : Sudel Fuma : *Chambre noire. Chants obscurs*. Photographies anthropométriques de Désiré Charnay. Types de La Réunion. 1863, Saint-Denis, 1994, photographie n° 7, p. 21.

Illustration VII

## Notes

1. J.-P. TARDIEU : *Del Diablo Mandinga al Muntu Mesiánico. El negro en la literatura hispanoamericana del siglo xx*. Madrid, Editorial Pliegos, 2001. J'avais abordé ce thème dans un article paru quinze ans auparavant, « Ambivalence du personnage du «Mandingue» en Amérique latine au xx<sup>e</sup> siècle. Tradition populaire et élaboration littéraire » in *Historiografía y Bibliografía Americanistas* xxix/2. Sevilla, Escuela de Estudios Hispano-americanos/C. S. I. C., p. 99-123, 1985.
2. « No obstante lo anterior, parecen haber sido parcialmente numerosos en el Corregimiento de Querétaro, donde supervivencias culturales señalan la influencia que ejercieron : Mozambique se tomaba como sinónimo de diablo » ; in : G. AGUIRRE BELTRÁN : *La población negra de México*. México : Estudio etnohistórico, Fondo de Cultura Económica, p. 145, 1972.
3. *Op. cit.*, p. 240-241.
4. M.-T. ROJAS : « Algunos datos sobre los negros esclavos y horros en la Habana del siglo xvi » in *Miscelánea de estudios dedicados a Fernando Ortiz*. La Habana, vol. 2, p. 1278-1279, 1956.
5. J. LOCKHART : *Spanish Peru 1532-1460*. A Colonial Society. Madison, The University of Wisconsin Press, p. 173, 1968.
6. F.-P. BOWSER : *The African Slave in Colonial Peru 1524-1650*. Stanford, Stanford University Press, p. 42-43 et 40-41, 1974.
7. J.-P. TARDIEU : « Origines des esclaves de la région de Lima, au Pérou, aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles » in *La chaîne et le lien. Une vision de la traite négrière*. Paris, Editions Unesco, p. 80-94.
8. Rolando Mellafe : *La introducción de la esclavitud negra en Chile. Tráfico y rutas*. Santiago de Chile, Editorial Universitaria, p. 199, 1984.
9. Philip D. CURTIN : *The Atlantic Slave Trade : A Census*. Madison, University of Wisconsin Press, p. 247, 1969.
10. Voir : E. M'BOKOLO : *Afrique Noire. Histoire et civilisations*. tome 1. Jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle. Paris, Hatier-AUPELF-UREF, p. 235-236, 1995.
11. G. DEBIEN : *Les Esclaves aux Antilles françaises (xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles)*. Basse-Terre, Société d'Histoire de la Guadeloupe/Fort-de-France, Société d'Histoire de la Martinique, p. 52, 1974.
12. E. ISOLA : *La esclavitud en Uruguay desde sus comienzos hasta su extinción (1743-1823)*. Montevideo, p. 89-93, 1975. En 1805 la frégate *La buena madre*, en provenance du Mozambique débarqua 130 esclaves à Montevideo ; 48 moururent pendant la traversée. En 1806, *La Juliana* en débarqua 124, 54 ayant péri en mer. La même année l'*Aspasia* en fournit

- 161, après en avoir perdu 47, et le brigantin *Fracial* 79, après une énorme perte : 109 esclaves étaient morts de faim et de faiblesse. Le chercheur mauricien Auguste Toussaint fait état de quelques navires en provenance du Río de la Plata et en direction de l'Afrique de l'est qui firent escale dans l'île de France en 1780, 1781, 1782 et 1790 ; in : *La route des îles. Contribution à l'histoire maritime des Mascareignes*. Paris : S. E. V. P. E. N., 1967.
13. Le Mozambique actuel est peuplé de douze ethnies. Les Makhuwa (cf. carte), situés au nord du fleuve Ligonha, constituent le peuple le plus important. Voir : Daniel Jouanneau : *Le Mozambique*. Paris : Karthala, 1991.
14. Jacqueline Philip y Yolande Champagnac : « La Ley Penal y su aplicación », *Anuario de Estudios Americanos XLIII*, 1986, p. 18.
15. Voir : E. Carreira : « Au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'océan Indien et la traite négrière vers le Brésil », in : Katia de Queirós Mattoso (dir.) : *Esclavages. Histoire d'une diversité, de l'océan Indien à l'Atlantique sud*. Paris : L'Harmattan, 1997, p. 55-89.
16. M. MORENO FRAGINALS : *El ingenio. Complejo económico social cubano del azúcar*. La Habana, Editorial de ciencias sociales, tome 1, p. 284, 1978.
17. H. DESCHAMPS : *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours*. Paris, Fayard, p. 112, 1971. De 1780 à 1800, le chiffre des esclaves exportés annuellement était de 10000. Il passa donc à 15000 à partir de 1800, mais E. M'Bokolo rappelle qu'une partie était dirigée vers les Mascareignes ; *op. cit.*, p. 236.
18. « Los macúas o mozambiques eran menos negros y menos resistentes a las faenas del campo que los esclavos de Africa occidental. Eran muy propensos a la tuberculosis, amables e inteligentes » ; in : Fernando Ortiz : *Los negros esclavos*. La Habana : Editorial de ciencias sociales, 1987, p. 74.
19. M.-L.-E. MOREAU DE SAINT-MÉRY : *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue*. Philadelphie, 1797. Nous utilisons l'édition de Blanche Maurel et Etienne Taillemite, Paris : Société Française d'Histoire d'Outre-Mer, 1984.
20. Parmi les Mozambiques, souligne Moreau de Saint-Méry, il y avait « les Mozambiques proprement dits, les Quiloi, les Quiriam, les Montfiat » ; *op. cit.*, tome 1, p. 54.
21. *Ibid.*
22. Les marchands arabes installés dans l'île de Mozambique y entreposaient l'or et l'ivoire en provenance des royaumes continentaux et en particulier de l'empire du Monomotapa ; voir : D. Jouanneau : *op. cit.*
23. Citant M. Mollat : « Les contacts historiques de l'Afrique et de Madagascar avec l'Asie du sud et du sud-est : le rôle de l'océan Indien », *Réunion d'experts sur les contacts historiques entre l'Afrique de l'est et Madagascar et l'Asie du sud-est par l'océan Indien*. Port-Louis : Unesco, 1974, Hubert

Gerbeau a mis l'accent sur cette attitude : « [Les Portugais] s'intéressent à l'Afrique de l'est « dans la mesure où, placée sur la route des Indes, elle en commande l'accès et le trafic ». Cette attitude sera la leur jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle » in : « La traite esclavagiste dans l'océan Indien : problèmes posés à l'historien, recherches à entreprendre », *La traite négrière du xv<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, Documents de travail et compte rendu de la Réunion d'experts organisée par l'Unesco à Port-au-Prince*. Haïti, 31 janvier-4 février 1978, Paris : Unesco, 1979, p. 202. v. M. Godinho, *L'économie de l'empire portugais aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles*, Paris : S. E. V. P. E. N., 1969, avait déjà dit que « quand les Portugais pénètrent dans l'océan Indien, ils sont « en quête des épices et de rien d'autre » » ; in : *ibid.*

24. João de Barros : *Ásia. Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do oriente*. Lisbonne : Imprensa Nacional-Casa da Moeda, 1988, Da primeira decada, Liuro terceiro, tome 1, p. 131-132.
25. « y per o mais que lhe [à un Maure de la côte] Tristam da Cunha perguntou, soube que toda a gente da jlha de Sam Lourenço [...] eram Cáfres negros de cabelo torcido como os de Moçambique », in : *op. cit.*, Da segunda decada, Liuro primeiro, tome 2, p. 8.
26. *Relatione del Reame di Congo et delle circonvicine contrade*, tratta dalli Scritti & ragionamenti di Odoardo Lopez Portoghese per Filippo Pigafetta, con disegni vari di Geografia, di piante, d'habiti, d'animali, & altro, Rome : Bartolomeo Grassi, 1591 ; voir : *Le Royaume de Congo & les contrées environnantes* (1591). La description de Filippo Pigafetta & Duarte Lopes présentée, traduite & annotée par Willy Bal, Paris, Chandeigne/Unesco, 2002, p. 208.
27. In : *ibid.*, p. 223-224.
28. J. DOS SANTOS : *Ethiopia e varia historia de coisas notáveis do Oriente*. Evora, 1609. Nous utiliserons l'édition en portugais actuel publiée en 1989 à Lisbonne par Publicações Alfa, S. A.
29. Une lettre de la Couronne portugaise du 1<sup>er</sup> juillet au vice-roi de l'Inde orientale fait allusion à son envoi auprès des chrétiens du royaume de « Manamotapa ». Il avait été choisi parce que c'était un « religioso de muita satisfação com o qual procedeo naquellas partes em onze annos que nellas esteve na conversão dos gentios » in : *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na Africa central 1497-1840*, vol. 1X (1589-1615), Lisboa : National Archives of Zimbabwe Universidade Eduardo Mondlane, Centro de Estudo de Historia e Cartografia Antiga do Instituto de Investigação Cientifica Tropical, p. 226, 1989. Les frères prêcheurs avaient en effet la charge des régions de Mozambique et des « rivières de Cuame » (le Zambèze), comme cela est indiqué dans une lettre de la Couronne au vice-roi de l'Inde du 28 février 1605 ; in : *op. cit.*, p. 94.
30. Le Zambèze.

31. Les ethnologues utilisent le terme de « labrets » pour désigner ces chevilles ou disques ornementaux placés dans les lèvres.
32. Les célèbres ethnographes allemands H. Baumann et D. Westermann assurent que « [...] presque tous les peuples nettement paléonigritiques portent de petites chevilles de bois ou des baguettes de quartz ou de métal dans les trous des lèvres. [...] Les dents taillées en pointe se voient souvent »; in: *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*. Paris, Payot, p. 292, 1970.

33. Em toda esta costa que vai correndo dos rios de Cuama até à ilha de Moçambique (que são cento e trinta léguas de terra) não há reis poderosos e grandes [...]. E, posto que haja nela muitos senhores de vassallos, contudo nenhum deles tem título de rei [...]. Mas pelo sertão dentro desta terra vivem alguns reis grandes e poderosos, cafres gentios de cabelo crespo, os quais pela maior parte são macúas de nação. [...] Os cafres da terra firme de Moçambique são macúas gentios, muito bárbaros e grandes ladrões [...]. Esta nação de macúas [...] é a mais bárbara e a mais mal inclinada de todas as nações de cafres que tenho visto nesta costa. O seu modo de falar é muito alto e áspero, como quem peleja, e assim, a primeira vez que os vi estar falando, cuidei que pelejavam. Todos ordinariamente limam os dentes de cima e de baixo e tão agudos os trazem como agulhas. Pintam-se todos pelo corpo com um ferro agudo, cortando as suas carnes. Furam ambas as queixadas, das pontas das orelhas quase até à boca, com três ou quatro buracos de cada parte, por cada um dos quais cabe um dedo, e por eles lhes aparecem as gengivas e os dentes e lhes correm ordinariamente a humidade e cuspinho da boca. E por esse respeito e também por galantaria trazem em cada um destes buracos metida uma rolha de pau ou de chumbo, que para isso fazem redonda, e os que a podem trazer de chumbo são mais ricos e tratam-se com mais custo, porque o chumbo vale muito entre eles. Também trazem dois buracos nos beiços; no de cima metem um pau delgado como uma pena de galinha, de comprimento de um dedo, e ali o trazem direito para fora, como um prego, e no de baixo trazem uma grande rolha de chumbo encaixada, tão pesada que lhes derruba o beiço quase até à barba, e assim lhes andam sempre aparecendo as gengivas e dentes limados, que parecem demónios. Trazem mais as orelhas todas furadas em roda com muitos buracos e neles metidos uns paus delgados como agulhas de rede, de comprimento de um dedo, que parecem porcos-espinhos. E tudo isto trazem por galantaria e festa, porque, quando andam anojados ou tristes, deixam tudo isto e trazem todos os buracos destapados. É gente muito robusta e de muito trabalho.

Op. cit., tome 1, p. 143-144. Pierre Macaire donne une traduction imprécise et parfois fautive de ce passage dans *L'héritage Makhuwa au Mozambique*, Paris, L'Harmattan, p. 194, 1996.

34. À propos des Makondés, H. Baumann et D. Westermann comparent leurs bâtonnets de lèvres et de nez, qu'ils qualifient de « monstrueux » à ceux des Makouas ; in : *op. cit.*, p. 151. Cette représentation de la monstruosité des Makouas, qui remonte au xvii<sup>e</sup> siècle, comme nous tentons de le prouver dans ce travail, persista donc jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle.
35. Nous utiliserons l'édition de notre amie E. VILA VILAR : *Alonso de Sandoval, Un tratado sobre la esclavitud*. Madrid, Alianza Editorial, 1987.
36. Ainsi les esclaves carabalis n'auraient pas été les seuls à Cuba à présenter cette caractéristique. On y parlait même de « dientes de carabalí », selon l'étude bien documentée de Manuel Rivero de la Calle, *La mutilación dentaria en la población negroide de Cuba*, La Habana : Universidad, Centro de Información Científica y Técnica, 1973. Pour plus de précisions sur les mutilations dentaires des Makhwa, voir : Pierre Macaire, *op. cit.*, p. 195-197.
37. Pour les tatouages pratiqués par les Makhwa, voir : Pierre Macaire, *op. cit.*, p. 197-203.
38. Pour ces différents ornements, voir : Pierre Macaire, *infra*, p. 204-205.
39. En toda esta costa que va corriendo 130 leguas de los Rios Quama, hasta la isla de Mozambique no ay Reyes poderosos como los que hasta aqui hemos referido, solo se intitulan señores de vasallos. Mas por tierra adentro viven algunos de gran señorío e Imperio : son négros cafres, gentiles, de cabello encrespado y retorrijado, y por la mayor parte *Macúas* de nacion, gente barbara, y muy grandes ladrones, muy robusta y para mucho trabajo. Su modo comun de hablar es muy alto, desentonado y aspero, como quien riñe o pelea. Limanse ordinariamente los dientes, hasta quedar como agujas o alesnas. Pintan todo el cuerpo con un hierro muy agudo, cortando sus carnes mucho mas monstruosamente de lo que acostumbran los Moros de Berberia : horadanse anbas quixadas y mexillas, desde las puntas de las orejas hasta la boca, con tres o cuatro agujeros de cada parte, por donde se les ven las encias y los dientes, y destila la humedad y saliva de la boca : por lo cual, y por gala los tapan con unas rodesuelas de madera o plomo. Las orejas traen tambien todas horadadas a la redonda, y dentro de los agujeros unos palillos delgados del largo de un dedo, que parecen puerco espino. En los labios hazen de la mesma suerte dos agujeros, y en alto encaxan un palo del grueso y largo de una pluma de gallina : y en el de abaxo ponen una gran rueda de plomo encaxada, y tan pesada, que les derriba el labio hasta la barba : y assi añadiendosele a tan mala figura las encias y dientes agudos descubiertos parecen a los mesmos demonios : y todo esto hazen por gala y fiesta. Cuando se enojan, o les sucede alguna cosa de tristeza, se lo quitan todo, y quedan con tanto agujero tan fieros, que no ay con quien compararlos. À ellos se junta el andar



todos desnudos sin diferencia alguna : y el comer carne humana en la cual exercitan crueldades e inhumanidades nunca oidas (*op. cit.*, p. 170).

40. Pour le recours dialectique à la monstruosité dans l'œuvre du jésuite, voir : J.-P. TARDIEU : « Du bon usage de la monstruosité : la vision de l'Afrique chez Alonso de Sandoval (1627) » in *Bulletin Hispanique* LXXXVI-1-2, Bordeaux III/C. N. R. S., p. 164-178, 1984.
41. L'illustration II traduit en partie les descriptions de Mocquet, Dos Santos et Sandoval. Elle est tirée de l'édition de 1638 de Jan Huygen van Linschoten, *Itinerario naer oste Portugaels Indien...*, Amsterdam, 1596. Une traduction en français fut publiée sous le titre d'*Histoire de la Navigation de J. H. van Linschoten*. Amsterdam, 1610. Van Linschoten visita l'île du mozambique en 1583. Voir : *Voyage à Mozambique & Goa*. La relation de Jean Mocquet, *infra.*, p. 207. La gravure, œuvre effectuée par « Baptista » à Doetechum (Doetinchem, aux Pays-Bas ?), selon les renseignements fournis par Michel Chandeigne, illustre un passage de l'*Itinerario* qui se réfère à l'émasculatation de leurs ennemis par les sujets du Monomatopa. De ces attributs, leurs épouses faisaient des parures. Moquet se réfère à la même coutume.
42. Les Hollandais ne cessèrent d'harcéler les possessions portugaises et en particulier l'île de Mozambique, située à l'entrée d'une baie s'ouvrant sur le continent (illustration I, tirée de *Voyage à Mozambique & Goa*. La relation de Jean Mocquet..., voir : *infra*). Le fort fut assiégé en 1607 par une flotte de 8 vaisseaux et de 1500 hommes commandés par Paul van Caerden, puis en 1608 par l'escadre de Willemsz Verhoeven.
43. *Voyage à Mozambique & Goa*. La relation de Jean Mocquet (1607-1610). Texte établi et annoté par Xavier de Castro et présenté par Dejanirah Couto, Paris, Editions Chandeigne, p. 80, 1996.
44. Description de l'Afrique contenant les Noms, la Situation & les Confins de toutes ses parties, leurs Rivières, leurs Villes & leurs Habitations, leurs Plantes & leurs Animaux ; les Mœurs, les Coûtumes, la Langue, les Richesses, la Religion & le Gouvernement de ses Peuples [...], Traduite du Flamand d'O. Dapper, D. M., A Amsterdam, MDCLXXXVI, p. 398.
45. Pour l'interprétation démoniaque des coutumes ancestrales africaines par les tribunaux du Saint-Office dans le Nouveau-Monde, on consultera : Luz Adriana Maya, Sorcellerie et reconstruction d'identité parmi les Africains et leurs descendants en Nouvelle Grenade au XVII<sup>e</sup> siècle, Thèse soutenue à l'Université de Paris I en 1999. Solange de Alberro, traitant de cas d'accusations de complicité avec le Diable portées par les inquisiteurs de Mexico contre des Noirs, conclue avec raison qu'elles « sont également révélatrices d'une solidarité avec les forces destructrices ». Mais là aussi, certains de ces cas auraient bien pu trouver leurs origines dans l'incompréhension de manifestations culturelles. Malheureusement les références ne nous permettent pas d'aller au-delà de l'hypothèse.

Voir: Solange B. de Alberro: « Noirs et Mulâtres dans la société coloniale mexicaine, d'après les archives de l'Inquisition (xvi<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles) », *Cahiers des Amériques Latines*, 1<sup>er</sup> sem. 78, p. 69.

46. Fui informado que de Moçambique vão muitos cafres cativos a essa cidade, e como são naturalmente boçaes e atrevidos comettem insultos grandes salteam os caminhos fazem forças aos passageiros e gente plebea assim por sua natureza roim como pello muito favor que tem em sus senhores. E para atalhar a estas desordens e para que a India se não encha de tanta copia de cafres devia mandar por alguns annos que nenhuma pessoa levasse cafres da dita costa e os mandasse ir per conta de minha Fazenda pera as galles porque soo elles servem para o trabalho do remo porquanto são foçosos e de ordinario ha muita falta de chusma... : in: *op. cit.*, p. 116.
47. Fernando Romero: *Quimba, Fa, Malambo, Ñeque. Afronegrismos en el Perú*. Lima: Instituto de Estudios Peruanos, p. 164.
48. Afrique orientale. Naturel de la côte de Mozambique (vers 1802). Collection privée, Saint-Denis de La Réunion. La gravure s'inspire d'un dessin de Nicolas Petit (Le Havre, muséum d'histoire naturelle) in: *Île de La Réunion. Regards croisés sur l'esclavage*. 1794-1848, Paris, Somogy Editions d'Art-Association Les Cahiers de notre histoire, p. 75, 1998.
49. Archives Départementales de La Réunion. Afrique. Mozambique. Peuples de Mozambique. Lemaitre direc. Début du xix<sup>e</sup> siècle (vers 1820-1830).
50. Types yambanes. Antoine Roussin, Souvenir de l'île Bourbon, n° 25, 6 août 1847. Dessiné par un abonné et imprimé par M. Dureau in: *île de La Réunion. Regards croisés*, *op. cit.*, p. 77. La dénomination provient du port d'embarquement, Inhambane, au Mozambique.
51. In: Martine Engles-Akhoun et Valérie Pascaud, Antoine Louis Roussin 1819-1894, Saint-André (La Réunion): Océan Edition, 1991, p. 56.
52. Leur figure était remplie d'incisions, « de telle sorte que [ce tatouage] les faisait paraître très laids, répugnants et même cruels »; in: Carlos Larrazabal Blanco, Los negros y la esclavitud en Santo Domingo, Santo Domingo: Julio D. Postigo e Hijos, p. 85, 1967.
53. P. DE MONFORAND: « Le Cafre », in: Antoine Roussin: *Album de l'île de la Réunion*. Paris, p. 96 et 98, 3<sup>e</sup> volume, 2<sup>e</sup> édition, 1883.
54. Sudel Fuma: *Chambre noire. Chants obscurs. Photographies anthropométriques de Désiré Charnay. Types de la Réunion*. 1863. Saint-Denis, photographie n° 7, p. 21, 1994.
55. *Op. cit.*, p. 449.
56. Moreau de Saint-Méry: *op. cit.*, p. 54.